

baumait de fleurs et d'encens, et l'autel dérobait à tous les regards les jeunes filles qui célébraient les louanges de Dieu. L'illusion était complète, et, à entendre tant de douces et harmonieuses voix qui semblaient venir d'en-haut, on pouvait croire à des apparitions d'anges et à des hymnes célestes. La foule revint, et avec la foule le libertinage. Cette fois ce ne fut plus dans les cellules des religieuses, ce fut dans l'église même que le scandale eut lieu. La chose parut grave à l'évêque, et les concerts furent supprimés, mais non pas les promenades. On déserta le temple, mais on continua de fréquenter la route qui conduisait au temple. Bientôt ce ne fut plus une mode, mais une frénésie. Tout Paris en habit de cour vint se ruer à jour dit dans l'allée qui conduisait à l'ancienne abbaye des sœurs incluses de l'humilité de Notre-Dame. Il y eut des bruits, des rivalités, des luttes d'orgueil contre orgueil, des combats de fortune contre fortune. C'étaient les femmes éblouissantes de parure, les équipages dorés, les chevaux aux plumages de vingt couleurs; c'était Paris représenté par ce qu'il avait de plus noble et de plus riche. L'Angleterre voulut aussi se mettre de la fête. On passa le détroit : on embarqua ses attelages et ses jockeis. Ce fut un coup de feu pour les carrossiers et les marchands de chevaux. Il

n'y eut rien d'assez splendide, rien d'assez original, rien d'assez bizarre. Deux peuples se virent en présence, et rivalisèrent de fatuité et de sottise. On y vit des chevaux ferrés d'argent, des roues garnies d'argent, des laquais cousus d'argent sur toutes les coutures. C'était à ne pas y croire. La garnison de Paris, à cheval et le sabre au poing, ne suffit pas à contenir toute cette foule tumultueuse, si éblouissante et si parée. Lonchamps se continua sur la grande route; Lonchamps se serait continué à cinq lieues au-delà qu'il n'y aurait pas encore eu de place pour tout le monde.

Et au bout de quelques années, demandez à ce peuple frivole ce que sont devenues ses joies, ses courses, ses pèlerinages mondains? Voici la révolution qui tonne, la révolution sanglante et échevelée! Dites-nous donc maintenant où sont les armoiries? où sont les écussons dorés? où sont tes longues promenades, Lonchamps? Mort! mort! tout cela est éteint; tout cela est brisé; tout cela est confondu et sali. Les promenades sont désertes, les religieuses proscrites, le temple renversé; et, à la place du fastueux monastère, on ne laissa que quelques ruines, maintenant disparues, sur lesquelles une main avait écrit : Le peuple libre a passé par-là!

Je vous ferai grâce de toutes les révolutions qui depuis le directoire, le consulat et l'empire, ont bouleversé le Bois de Boulogne, après avoir bouleversé notre France, hélas ! Tous ces événements sont des choses dont nous nous inquiétons fort peu, et pourvu que nos routes soient bien sablées, notre ciel pur, nos ombrages frais, nous allons, laissant derrière nous la tourmente politique; car nous n'aimons pas, hommes du monde, à changer quelque chose à nos plaisirs. Le Bois de Boulogne est encore le rendez-vous de la bonne société; mais nous avons perdu nos traditions de luxe et d'élégance; nous nous sommes faits petits et mesquins. S'il y a encore de la recherche, ce n'est plus que dans nos habits, qui commencent à devenir ridicules. Les femmes seules ont conservé quelque chose de leur bon goût et de leurs grâces; on voit au Bois de Boulogne de jolies et de fraîches toilettes de femmes; ce sont d'heureuses exceptions. Du reste, les voitures, les chevaux, les livrées, tout cela est pauvre et bourgeois. Nous n'avons plus de grands seigneurs (et je ne les regrette pas!), mais aussi nous n'avons plus de ces plaisirs splendides et brillants qui en imposent aux yeux, et qui nous délassent de notre travail, nous peuple. Le Bois de Boulogne a de tout maintenant: des banquiers et des com-

merçants, des députés et des avocats, des femmes entretenues et des demoiselles.

A propos de demoiselles, je veux vous raconter une histoire qui m'a bien fait pleurer.

C'était une jeune fille, une demoiselle de Paris, que sa mère amenait souvent promener au Bois de Boulogne. Une enfant encore, si vous appelez enfant tout ce qui est doux et timide, rose et frais, jeune et folâtre; mais une femme déjà, comme on nous fait les femmes dans notre monde, graves et roides, et si serrées dans leur corset, les pauvres créatures, qu'elles se trouvent gênées pour respirer et pour sourire. Je ne vous dirai pas son nom, car peut-être vous l'avez connue, vous à qui je parle; peut-être vous l'avez vue, assise près de sa mère dans un élégant coupé, traverser rapidement vos belles avenues du Bois de Boulogne, par une calme soirée d'été. Hélas! vous ne la verrez plus, elle qui était si blanche et si riieuse! Pour elle, plus de promenades, plus de joies, plus d'espérances d'avenir.... — Il faut que je vous dise comment cela s'est fait.

Un jour, au Bois de Boulogne, leur voiture se rompit aux deux nobles dames: c'était le matin, il y avait peu de monde, et il ne se trouva là pour les secourir ni brillant dandy, ni Parisien aux gants jaunes. Seulement un jeune

homme qui s'avança timidement, offrit sa main, et aida les deux dames à sortir des débris de leur équipage. Il n'y avait eu personne de blessé. Quand le jeune inconnu eut balbutié quelques excuses, reçu quelques remerciements, et offert son bras jusqu'à la porte du Bois de Boulogne, où l'on trouva une voiture, il salua en rougissant, s'éloigna, et disparut. C'était un enfant aussi lui, mais d'une mise si simple, si peu recherchée, si peu de mode, qu'il y eût eu dans sa toilette matière à trois quarts d'heure de raillerie pour un habitué du boulevard de Gand. Ce ne fut pas ainsi que la jeune fille le jugea. Elle ne vit que ses beaux cheveux blonds, qui tombaient si négligemment; elle ne vit que ses grands yeux noirs si pleins de flamme, et que la bouche qui disait des paroles si simples et si belles. Oh! je vous jure qu'alors elle ne pensa pas à regarder la coupe de son habit, ni la forme de son chapeau. Il y avait dans son parler quelque chose de si gracieux; il y avait tant de noblesse dans son regard, tant de modestie dans sa rougeur; sa main tremblait si fort en touchant la main d'une femme! Que voulez-vous que je vous dise? Ce fut un délire, un transport, une fièvre, une pensée qui la poursuivait partout, l'infortunée; un rêve qu'elle faisait au bal, au spectacle, à la promenade, chez elle, le jour, la nuit,

car elle ne dormait déjà plus ses nuits... — Elle aimait!

Et lui aussi il l'aimait; lui aussi il revenait chaque jour à la place où il l'avait vue pour la première fois, consumant des nuits et des journées entières à refaire ce songe dans son âme. Et quand une voiture venait toute verte au-dehors, toute blanche au-dedans, et avec des chevaux noirs, il restait stupide et immobile au bord de la route, il regardait, et la voiture était déjà bien loin, qu'il n'avait pas pensé à rendre le salut de reconnaissance que lui avait jeté la dame en passant.

Le jeune homme habitait le village de Boulogne avec son père, un vieux militaire, qui vivait de sa pension de retraite, c'est-à-dire fort sobrement. Et le pauvre invalide ne sut que penser, quand il vit son fils chéri perdre ses belles couleurs de vingt ans, et maigrir, et n'avoir plus d'appétit, plus de sommeil, et passer ses jours et ses nuits à pleurer. Il pleura aussi, le soldat!

La jeune fille habitait Paris avec sa mère, une noble comtesse, je crois, fort riche et fort dédaigneuse. Et elle gronda bien fort sa fille de se laisser ainsi dépérir et aller à mal; elle l'appela sottie parce qu'elle pleurait: et elle ne pleura pas, la comtesse!

Un soir la jeune fille eut la tête perdue. Elle revenait de l'Opéra où on l'avait conduite malgré elle. Elle rentre dans sa chambre, elle attend que sa mère soit endormie, elle ouvre sa fenêtre, attache un drap, et descend. Oh! je vous en prie, ne dites pas que tout ceci est un roman : c'est une affreuse et véritable histoire.

Elle marcha long-temps, seule, ne sachant où elle allait, forte et courageuse plus qu'on ne l'eût pu croire, avec ses jolis petits souliers de satin, et la tête nue, hélas! par une froide nuit d'automne. Quand le matin se leva, elle était harassée, ses pieds étaient en sang, mais elle marchait encore. Puis tout-à-coup elle s'arrêta, s'assit au revers d'un fossé tout humide, et elle se prit à pleurer amèrement. Elle était au Bois de Boulogne à la place où elle revoyait chaque jour son jeune libérateur, quand elle passait avec sa mère. Tant elle avait appris par cœur la route qui conduisait à cet endroit du bois!

Par bonheur il ne passa personne pour avoir pitié d'elle, et elle se complut dans sa douleur. Enfin, il arriva, triste et pensif, et cherchant cette place ordinairement si déserte : — il la vit! Vous dire tout ce qu'il y eut d'étonnement et de stupeur, de joie et de larmes, de transports et de délire; c'est impossible. Éperdu, enivré, il était à ses genoux, et il embrassait ses

pieds, et il embrassait le bas de sa robe, et il ne voulait pas croire à ce qui lui arrivait. Puis quand ils se furent parlé long-temps, et long-temps redit les mêmes choses, il alla chercher pour elle un peu de pain et un peu de lait. Ils mangèrent le pain et le lait ensemble, tous deux l'un près de l'autre, et ils étaient si naïfs et si confiants, et si pleins de jeunesse, qu'ils se mirent à oublier le monde, et à ne plus parler de misères et de souffrances, et à se croire heureux! Ce fut un bonheur qui dura tout le jour.

Quand le soir vint, ce fut autre chose. Il fallait passer la nuit quelque part : elle était si pâle, si fatiguée, si brisée par la route; le vent du soir était si froid! que faire? où aller? — Ils allèrent tous deux à la demeure du jeune homme : ils voulaient se jeter aux pieds de son père, de leur père aux deux enfants, et lui demander pardon. Le père était sorti pour chercher son fils. Le jeune homme fit entrer la jeune fille dans sa chambre, et lui recommanda, si on venait, de se cacher quelque part, où elle voudrait, n'importe, mais de se cacher. On ne vint pas. Le jeune homme ferma la porte sur elle, s'assit en dehors et veilla sur le seuil. Quand le père entra, il vit son fils venir au-devant de lui sur l'es-

calier; il lui fit quelques reproches et finit par lui pardonner. Puis le vieux militaire se coucha et s'endormit.

A quatre heures du matin, on le réveille. Une voiture venait d'entrer dans la cour : c'était celle de la comtesse. Après tout un jour et toute une nuit de recherches, elle avait pensé à son libérateur du bois de Boulogne. Elle avait souvent remarqué ses regards enflammés, sa face immobile, sa rougeur subite, quand elle passait avec sa fille. Il suffit d'une minute pour deviner toute une histoire, comme d'un éclair pour percer tout un nuage. La comtesse vole à Boulogne, elle entre chez le vieillard sans se faire annoncer, et lui redemande sa fille. Sa parole fut acerbe et hautaine : ses menaces furent effrayantes. Hélas! hélas! la jeune fille, de la chambre où elle était blottie, elle entendait sa mère la maudire! Le vieillard jura que la jeune fille n'était pas chez lui. (Il le jura!) La comtesse se retire alors, mais non pas sans laisser derrière elle des paroles de colère et de mépris. — Oh! une mère, de la colère et du mépris pour sa fille qu'elle a perdue! qu'elle attende donc au moins qu'elle soit retrouvée, sa fille!

Tout cela ce fut une horrible scène. Le pauvre soldat n'avait pu y résister, et pour se remettre

il était sorti, l'imprudent! Le jeune homme entra rapidement dans la chambre où était la jeune fille, et elle, échevelée, haletante, lui jeta ses deux bras au cou, en criant : Il faut mourir! Sa mère lui avait brisé le cœur. Oh! qu'ils se comprennent bien tous les deux, et que ce fut un horrible langage que ce silence qui n'eut pour l'interrompre que des sanglots et des baisers! Il entra chez son père : il voulait le voir encore. Le vieillard n'était pas là! oh! le malheureux fils, qui ne pourra pas même embrasser son père avant de mourir! Il ouvrit un tiroir, y prit deux pistolets, regarda froidement s'ils étaient chargés, et vint retrouver la jeune fille. Elle se serra bien fort contre lui. Elle avait si peur qu'on ne la vît, et qu'on ne l'empêchât de mourir! A peine si le jour se levait. Tout le village de Boulogne reposait encore. Ils se glissèrent inaperçus le long des murs, marchèrent, coururent, puis les voilà au plus épais du bois... — Oh!

Imaginez-vous que c'était par une délicieuse matinée d'automne que cela se passait. Le vent était encore froid, l'herbe était encore humide de rosée; mais il y avait tant de baume et de silence sous les grands arbres, le soleil levant se jouait avec tant de prestige dans les branches, la nature était si belle et si harmonieuse, moitié

endormie qu'elle était encore, qu'il y avait là de quoi enivrer, de quoi rendre fou. Oh! mesdames, vous ne connaissez pas cela, vous qui à cette heure où le monde renaît, dormez si profondément, toutes brisées de votre bal de la veille. Le Bois de Boulogne pour vous c'est du soleil de midi, c'est de la poussière, de l'agitation, du bruit. Pour mes deux jeunes enfants qui s'en allaient mourir, le Bois de Boulogne c'était quelque chose de suave et de parfumé; c'étaient de frais gazons, c'étaient de vertes clairières bien ombragées; c'était du soleil aussi, mais du soleil pur et vivifiant, de ce soleil qui pénètre et qui ranime, quand on y épanouit son âme, et que la brise matinale vient vous sécher une larme à la joue. Ils marchèrent long-temps les infortunés, parlant de choses et d'autres, s'arrêtant au chant d'un oiseau, cueillant une fleur qu'ils effeuillaient — comme ils effeuilleront bientôt leur vie, avant qu'elle soit fanée. La jeune fille était belle ce matin-là, sa voix était calme et reposée, son œil ardent et plein d'espoir. Elle s'appuyait nonchalante et pensive sur le bras du jeune homme, et elle laissait aller ses cheveux dans ses cheveux, comme elle avait laissé aller son âme dans son âme. Leur ivresse était pure et sainte, leurs discours chastes et du ciel. Ils n'a-

vaient déjà plus de souvenirs de la terre, le monde s'était effacé, et il n'y eut pas entre eux une seule parole de regret ou de souffrance. Ils s'éteignaient peu à peu, confondant leurs joies et leurs pensées, avec des regards là-haut, et de ferventes prières à Dieu. Le jeune homme pria pour son père, la jeune fille pria pour sa mère. — Entendez-vous, elle pria pour sa mère! — Puis quand ils furent las d'admiration et d'extase, ils s'arrêtèrent, et ils penchèrent la tête l'un sur l'autre; ils s'endormirent, tous deux calmes et rians, les bras entrelacés, et leur âme (ils n'en avaient plus qu'une) monta radieuse vers le ciel.

On avait entendu dans le bois de Boulogne deux coups de pistolet partis ensemble. Un oiseau eut peur, et quitta la branche où il était perché. C'est là tout. Le silence revint, et personne sur la terre ne s'émut de ce bruit. Ce jour-là le temps fut superbe, et il y eut un monde fou à la promenade. On y remarqua la calèche verte et blanche avec des chevaux noirs; mais il n'y avait plus qu'une femme dedans : — c'était la comtesse.

Le vieux militaire retrouva le corps de son fils : il n'y eut qu'une bierre et qu'un tombeau pour les deux enfants. Le convoi fut triste : le soldat

134 LE BOIS DE BOULOGNE.

fut seul à le suivre, et il grava sur la pierre du  
sépulcre :

ELLE  
N'AVAIT QUE SEIZE ANS,  
ET IL N'EN AVAIT QUE VINGT!  
LEUR VIEUX PÈRE,  
QUI AVAIT SOIXANTE-SEPT ANS,  
A ÉCRIT CELA LUI-MÊME  
SUR LEUR TOMBE!

M DCCC XXXII.

Pardonnez-moi de vous avoir parlé si long-temps du  
Bois de Boulogne!

AMÉDÉE GRATIOT.



## LA FORCE.



Le Marais, ce quartier si tranquille qu'on  
pourrait le comparer à un lac paisible opposant  
son calme plat à la rapidité du fleuve dont les  
autres quartiers de Paris sont la vivante et con-  
tinuelle image; le Marais recèle dans son sein un  
gouffre aussi funeste que celui de Charybde et  
Scylla, où viennent tournoyer ceux dont les bar-  
ques trop légères ont échoué sur le fleuve, et